



FESTIVAL DE CANNES UNE JOURNÉE TRÈS COSMOPOLITE SUR LA CROISSETTE

Ce cinéma des quatre coins du monde

La planète Cinéma se donne toujours rendez-vous à Cannes. Pour preuve, le festival proposait hier en sélection officielle un film chinois, un iranien, un italien. Et un français.

Cannes, on le sait, tient à afficher hautement son caractère international, et la sélection officielle, cette année encore, entend bien le prouver. Hier, la compétition accueillait ainsi un film tourné en France par un Iranien, "Le Passé" d'Asghar Farhadi, et un film plus chinois que chinois, "A touch of sin", tourné en Chine par Jia Zangke. Ce dernier, observateur aigu et critique d'une société en proie à une révolution économique sans précédent, a connu par le passé quelques déboires avec les autorités, ses films ayant été interdits dans son pays jusqu'en 2005. Pas sûr que son nouvel opus le remette d'accord avec ses censeurs !



■ Tahar Rahim et Berenice Bejo entourés des Iraniens Asghar Farhadi, Ali Mosaffa et du jeune Elyes Aguis. Photo AFP

Dans ce long voyage qu'il propose à travers la Chine, où quatre histoires différentes emmènent le spectateur dans quatre provinces différentes, une évidence s'impose : partout, les bouleversements économiques, avec leur lot de corruption et d'injustice, entraînent une exaspération qui éclate dans des actes d'une brutalité

rare.

« Le Passé », œuvre d'un virtuose iranien

"Le Passé" d'Asghar Farhadi apparaît nettement plus clair malgré la complexité de l'histoire qu'il raconte. Le succès international d'"Une séparation" ayant permis à son réalisateur de concrétiser en France un projet qu'il

devait, à l'origine, tourner en Allemagne, c'est donc à Paris qu'est situé ce qui apparaît comme une nouvelle variation sur le même thème de la séparation d'un couple. Lui est iranien et revient en France pour officialiser le divorce avec son épouse française, ce qui va le mettre face à la multitude d'ondes de choc qu'entraîne

au sein de la famille cette situation. Dans un scénario riche en rebondissements incessants, où chaque personnage se trouve porteur d'une part de vérité sans qu'on soit jamais sûr que ce soit la bonne, le cinéaste iranien fait preuve d'une virtuosité d'écriture qui en fait, d'ores et déjà, un lauréat potentiel pour le prix du scénario.

On n'en dira pas autant des deux films présentés dans "Un certain regard". "Miele", le premier film comme réalisatrice de l'actrice italienne Valeria Golino, souffre, sur un sujet lourd, l'euthanasie, de trop d'incertitudes d'écriture et de rythme pour vraiment convaincre. Quant au Français Alain Guiraudie, son "Inconnu du lac" étale, dans sa façon de traiter des amours gays sans rien cacher des débats intimes de ses personnages, une complaisance douteuse. On voit de tout à Cannes : là, pour le coup, on en a vu des vertes et des bien mûres ! ■

Jean Serroy

LA STAR DU JOUR

Valeria Golino, tout « Miele », sans sucre



■ Valeria Golino Photo DR

Serait-ce l'effet Valeria Golino ? Il suffit que la radieuse Italienne paraisse pour que le soleil cesse de jouer à cache-cache. Pourtant, l'actrice est sombre : « De battre mon cœur va s'arrêter » ne cesse-t-elle de répéter, dans un français parfait, sans se rendre compte que c'est elle qui provoque la chamade, dès que les spectateurs se remémorent son minois dans « Rain man » au côté de Cruise et Hoffman, « 36 quai des Orfèvres » d'Olivier Marchal ou « Respiro » d'Emmanuele Crialese.

Après un court (« Amandino e

il madre » il y a trois ans), la voici dans le grand bain. Pour son premier film derrière la caméra, elle n'a pas choisi un sujet facile, même si, depuis la Palme d'Or de Michael Haneke, Euthanasie et Amour sont deux mots qui vont si bien ensemble. « L'aide à la mort est un sujet tabou en Italie, plus que dans n'importe quel pays européen. C'est en grande partie dû à l'influence du Vatican et à notre héritage catholique. Si les Italiens sont prêts à faire face, nos hommes politiques, eux, ne le sont pas ».

« Miele », le titre du film, est

le surnom d'une jeune femme qui conduit clandestinement des personnes vers la mort, en leur procurant des doses de poison. « Chaque être humain doit avoir un droit de contrôle sur son corps, sur sa vie et sur la manière d'y mettre un terme » martèle la réalisatrice de 46 ans. « Cela dit, je ne souhaite pas faire de ce film un manifeste ». Pour l'heure, un second long ne trotte pas encore dans sa tête. Mais, qui sait ? « J'ai eu comme une révélation : une vocation dont je n'avais pas conscience avant ».

David S. Tran